

GAUVREAU, Michael, *The Evangelical Century. College and Creed in English Canada from the Great Revival to the Great Depression*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1991. 398 p.

Norman F. Cornett

Volume 46, numéro 2, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305071ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305071ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cornett, N. F. (1992). Compte rendu de [GAUVREAU, Michael, *The Evangelical Century. College and Creed in English Canada from the Great Revival to the Great Depression*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1991. 398 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 309–311.
<https://doi.org/10.7202/305071ar>

GAUVREAU, Michael, *The Evangelical Century. College and Creed in English Canada from the Great Revival to the Great Depression*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1991. 398 p.

Dans la thèse de doctorat qu'il vient de publier, Michael Gauvreau soutient que c'est une vision théologique de l'histoire qui a inspiré la pensée évangélique du Canada anglais (celle des presbytériens et des méthodistes) pendant tout le XIX^e siècle et au début du XX^e. Selon lui, le système de Bacon constituait le fondement philosophique de l'évangélisme (c'est-à-dire des mouvements protestants qui insistaient sur la conversion religieuse individuelle et une vie pieuse basée sur une interprétation littérale des Saintes Écritures) et l'induction, son principe épistémologique. Par conséquent, poursuit Gauvreau, cette doctrine utilisait la foi pour subsumer, infléchir ou ignorer les courants intellectuels de l'époque, tout en maintenant son programme de salut et son orientation biblique grâce à la théologie historique ou à la «théologie de l'histoire». Cela est particulièrement vrai de la position du mouvement évangélique canadien à l'égard de la théorie de l'évolution, de la critique historique et de la réforme sociale. Toutefois, conclut l'auteur, ce consensus théologique s'est effrité face au «relativisme», aux dures réalités

sociales au lendemain de la Première Guerre et à la vision subséquente du caractère «immanent» plutôt que «transcendant» de la chrétienté.

La thèse de Gauvreau mérite notre attention pour trois raisons. Tout d'abord, l'auteur démontre la mobilité et la diversité des idées théologiques de l'évangélisme victorien au Canada ainsi que sa vision du monde. Il souligne fort justement que la pensée évangélique était dans une période de transition à cette époque, ce qui la rendait intellectuellement dynamique et non statique. À juste titre, Gauvreau nous met en garde contre des expressions figées et mutuellement exclusives comme «libéralisme théologique», «fondamentalisme», «évangile social», etc. C'est plutôt la «synthèse» biblique qu'à bon droit il présente comme l'éthos du mouvement.

En deuxième lieu, et en corollaire de ce qui précède, l'auteur remet fort justement en question l'hypothèse de Richard Allen *et al.* selon qui il existait une dichotomie entre la régénération personnelle et l'engagement social (p. 256), qui de toute évidence serait à l'origine du grand tournant de l'Église canadienne au début du XX^e siècle. Gauvreau y oppose l'archétype sotériologique holistique de l'évangélisme, c'est-à-dire le principe que Dieu réalise le salut dans tous les domaines de la vie humaine, en cercles concentriques, de l'individu à la société. Une telle vision clarifie quelque peu la perspective théologique contemporaine de la réforme sociale.

En troisième lieu, Gauvreau explique la philosophie de l'histoire des évangéliques et l'utilisation apologetique qu'ils en font afin de formuler une doctrine biblique cohérente dans le tourbillon intellectuel du XIX^e siècle. C'est là la plus importante contribution de son livre à l'histoire des religions au Canada.

Par contre, la thèse de Gauvreau pêche par l'insuffisance de sa trame historique et par l'absence de distinctions théologiques. En présupposant sans preuve à l'appui qu'il existe un esprit évangélique commun, il tente de rapprocher des individus aussi historiquement et théologiquement éloignés que Thomas McCulloch (1777-1843), auteur de *Popery Again Condemned*, et John Baillie (1886-1960), œcuméniste éclairé et ancien président du Conseil mondial des Églises. Sans distinction aucune, il parle de la foi représentée par une série de pasteurs allant de McCulloch à Chown (p. 282). C'est là une vision sommaire de l'évolution de la théologie évangélique au XIX^e siècle. L'auteur nous donne parfois l'impression que l'évangélisme canadien s'est développé dans un vide idéologique, sans préoccupation philosophique. Il affirme par exemple: «In transcending the legacy of Baconianism in the 1920s, Baillie and his colleagues... enabled the theological outlook of the United Church to move, in the space of a single decade, from the intellectual world of the late eighteenth-century Awakening to a twentieth-century cultural climate...» (p. 282) Une telle conclusion escamote la progression de la pensée évangélique contemporaine et l'évolution de son contexte historique.

Gauvreau souhaite «...a history less oriented to the meaning of particular events and more informed by the vision of the 'longue durée' advanced by the French historian Fernand Braudel» (p. 291). Cette idée mérite d'être prise en considération, mais on peut mettre en doute la conclusion qu'en tire

Gauvreau: «Although Braudel's argument was specifically concerned with the continuity of relatively unchanging structures underlying the economic and social life of human communities, it can be applied... to mental 'structures' or bodies of belief such as the evangelical creed...» (p. 291) Pour justifier cette analogie méthodologique, il faudrait que Gauvreau démontre que le paradigme socio-économique est applicable à l'histoire des idées.

Néanmoins, son livre est de lecture agréable, bien documenté et il nous aide à comprendre «l'esprit évangélique».

*Faculté des études religieuses
Université McGill*

NORMAN F. CORNETT
Traduction: Suzanne Mineau